

de leur publication, leurs diverses variantes, leur réception initiale, leur place dans l'évolution et la réflexion de leur auteur. Ces études fournissent pour chaque texte, avec un souci de clarté pédagogique qui distingue cet ouvrage d'introduction, un résumé de la diégèse et une synthèse des interprétations réalisées. En raison du choix opéré par Michael Scheffel, la période médiane de la création de Schnitzler (1900-1918) est sans doute moins précisément évoquée que les autres. Cependant, les perspectives essentielles pour cet auteur de la transition du naturalisme au décadentisme et à l'esthétisme fin de siècle, de l'intériorisation des perspectives narratives, du psychologisme d'une écriture qui rejoint les avancées de la psychanalyse, de la peinture d'un monde social en déclin, de la spécificité générique de la nouvelle, sont fort bien explorées et mises en valeur. Dans cet ouvrage, Michael Scheffel fait logiquement ressortir la qualité particulière des récits les plus tardifs (*Casanovas Heimfahrt*, *Fräulein Else*, *Traumnovelle*, *Spiel im Morgengrauen*), et il s'intéresse aussi à juste titre à la question de l'adaptation cinématographique. Une de ses ambitions est visiblement de réhabiliter la partie romanesque de l'œuvre de Schnitzler, aujourd'hui peu valorisée par la critique. — Y. IEHL

**Bernadette MALINOWSKI/Ulrike UHLIG (Hrsg.). — *Der Jahrhundertzeuge. Geschichtsschreibung und Geschichtsentwürfe im Werk von Stefan Heym*, EUROS Chemnitzer Arbeiten zur Literaturwissenschaft (Würzburg, Königshausen & Neumann, 2016, 204 S., € 36,-).**

Dans presque tous ses écrits depuis le tout premier intitulé *Hostages* (1942), Stefan Heym (1913-2001) a fondé son œuvre sur des événements historiques authentiques cherchant à bâtir progressivement la vision d'une société « meilleure ». Sa biographie riche et mouvementée à travers quatre périodes de l'histoire allemande lui a inspiré une technique documentaire qui confère à ses textes une indéniabilité authentique historique, faisant de lui un témoin privilégié du XX<sup>e</sup> siècle. Le présent ouvrage – issu de la conférence internationale organisée à Chemnitz par l'*Internationale Stefan-Heym-Gesellschaft* et l'université TU-Chemnitz à l'occasion du centième anniversaire de Stefan Heym en avril 2013 – explore pour la première fois la question centrale de l'écriture et du rôle de l'histoire dans l'œuvre littéraire et les essais de l'écrivain allemand. Heym, en effet, n'a cessé dans ses travaux d'interroger les notions de vérité et liberté, l'idée de révolution ou encore les concepts de démocratie et de socialisme. Il apparaît ici tour à tour historiographe attentif à la complexité du discours historique (Peter Hutchinson), se livrant à un travail de deuil littéraire dans la lignée des Mitscherlich (Michael Ostheimer), conscient de la difficulté de la tâche à accomplir (Dieter Schiller) comme du potentiel révolutionnaire de l'écrivain (John Heath). L'ouvrage rassemble une douzaine de contributions par des spécialistes reconnus de l'œuvre protéiforme de Helmut Flieg, alias Stefan Heym. Il offre au lecteur un portrait inédit et stimulant de l'auteur, articulant les multiples facettes du créateur (romancier, poète, mais aussi auteur de contes) et de l'homme public, citoyen engagé qui n'hésita pas à exprimer sa déception au lendemain du 9 novembre 1989 face à la victoire du capitalisme. — H. YÈCHE

**Sonia SCHOTT. — *L'Œuvre poétique de Karl Wolfskehl (1869-1948). De la vocation littéraire à la révélation prophétique*. Préface de Dominique Bourel (Paris, L'Harmattan, coll. « De l'allemand », 2019, 358 p.)**

Ce travail représente la première thèse de doctorat en langue française consacrée au poète Karl Wolfskehl, qui fut un des membres juifs les plus importants du cercle de George et contraint à l'exil par l'arrivée au pouvoir du national-socialisme.

L'ouvrage s'articule en trois parties : une présentation générale qui aborde la vie, les œuvres, l'état de la recherche et la méthodologie ; les deux parties principales analysent d'abord la production poétique de la période « symboliste », puis celle de l'exil. L'étude garde un aspect académique : la présentation des œuvres n'échappe cependant pas à une certaine confusion, mêlant tradition des textes et commentaire critique. Le lecteur apprend par ailleurs que « certaines œuvres postexiliques de Wolfskehl ont paru de son vivant » (42), mais il cherchera avec difficulté les dates précises dans l'ensemble du texte, d'autant que la bibliographie omet, de manière incompréhensible, de citer dans les « Œuvres de Karl Wolfskehl » *Der Umkreis* (1927), *Die Stimme spricht* (1934), et *An die Deutschen* (1947) ! Nous lisons de même qu'une version de *Mittelmeer* « a été publiée du vivant de Wolfskehl, dans *Sang aus dem Exil* » (53), mais la référence ne figure que dans la bibliographie, sous la date de 1950... On peut également s'interroger sur l'intérêt d'une longue partie sur le symbolisme qui en répète à peu près toutes les généralités, y compris les lieux communs contradictoires (106), comme s'il n'y avait pas eu des études sur le symbolisme faisant la part critique de sa réception « linguistico-existentialiste ». Schott s'inspire de « l'herméneutique critique » de Peter Szondi, mais la paraphrase erronée de l'herméneute allemand qui condamnerait « fermement l'idée qu'interpréter une œuvre consisterait à choisir entre le vrai et le faux sens » relève, ironiquement, du « faux sens » (79). Les analyses des poèmes restent souvent un peu sommaires, et entre les relevés épars des supposées traces de Bachofen et de Nietzsche les affirmations de l'auteure qui ne s'appuieraient pas sur tel ou tel critique sont rares et ne parviennent pas à une caractérisation plus forte et unitaire de l'œuvre, mais seulement aux constats un peu convenus du « symbolisme », « ésotérisme », « syncrétisme » ou de la « musicalité » wolfskehliens. La méthode suivie par l'auteure consiste avant tout dans un recours très pointilleux au répertoire de l'analyse stylistique, d'une part, et dans de nombreux rapprochements avec des auteurs comme Buber ou Scholem d'autre part. Les deux approches peuvent être éclairantes, mais elles ont tendance à primer sur le « *close reading* » que Schott s'est proposé. Car contrairement à la stylistique de Spitzer, celle de l'auteure reste essentiellement descriptive et non heuristique ; et le lecteur peut parfois avoir l'impression que les poèmes servent à illustrer des extraits tirés des deux auteurs cités. Schott a d'autant plus raison de rappeler dans sa conclusion que la poésie de Wolfskehl est « le lieu d'une herméneutique de la souffrance » où « [l]'exaltation de la rédemption s'oppose au constat amer de la déréliction. Il nous faut en tant qu'herméneute accepter ce paradoxe qui nous empêche de proposer un portrait du poète ayant, à la fin de sa vie, retrouvé la foi, la paix et la sérénité » (304). Peut-être l'étonnement de l'auteure aurait-il été moindre si elle avait réussi à analyser avec encore plus de profondeur le lien entre les deux prophéties, celle de la poésie (surtout de George), et celle de Jahwe, entre « Der Worte Wort, vom Meister stammend » et cet autre dans le poème : « Herr ! Ich will zurück zu Deinem Wort » (les deux citations dans *Die Stimme spricht*) et tenu davantage compte de la tension, mise en relief par Daniel Hoffmann (dans « *Verkannte Brüder* » ? *Stefan George und das deutsch-jüdische Bürgertum zwischen Jahrhundertwende und Emigration*, hrsg. v. G. Mattenklott, H. Schoeps u.a., Hildesheim, Olms 2001, qui ne figure pas dans la bibliographie), entre « Jüdische Idee » et « Gesetz ». La thèse selon laquelle les poèmes *Hiob* contiendraient des allusions à la Shoah n'est malheureusement pas réellement démontrée et reste très floue. Le recueil *INRI*, plutôt négligé par la critique, est commenté de manière plus détaillée. Non sans un certain parti pris, nous semble-t-il, et de l'incohérence : est-ce par « refus » (290) ou par « exclusion »

(291 et passim) de l'alliance chrétienne que le peuple juif « affirme son identité propre et singulière » (290) ? – Malgré ces quelques interrogations qu'il soulève immanquablement, ce travail bien documenté a le mérite d'inciter à la réflexion, de l'enrichir par ses renvois érudits et de présenter au lecteur français un poète peu connu dont le destin tragique, imprégné de l'intime articulation entre la vie et la poésie (305), ne peut laisser indifférent. – L. LEHNEN

**Danièle BELTRAN-VIDAL.** — *Bernanos, Jünger, Teilhard de Chardin. Quatre ans de tranchée : survivre et écrire* (Paris, L'Harmattan, « Espaces littéraires », 2017).

L'absence de hiérarchie postulée par le titre, qui range les auteurs concernés par ordre alphabétique, est trompeuse. Danièle Beltran-Vidal, spécialiste d'Ernst Jünger, accorde à ce dernier beaucoup plus de place qu'aux deux autres auteurs. Ce qui est d'ailleurs compréhensible puisque l'expérience de la guerre a eu une influence décisive sur l'œuvre de Jünger alors qu'elle n'est relatée que dans la correspondance de Teilhard de Chardin, qui fut pendant quatre ans brancardier et aumônier, et qu'elle n'apparaît ou ne transparaît que dans quelques textes de Bernanos qui combattit au front comme Jünger mais n'a pas écrit de livre de guerre. La comparaison de ces trois auteurs, deux Français et un Allemand, deux chrétiens assumés et un auteur qui se rapprochera du christianisme au cours de la Seconde Guerre mondiale mais dont la pensée et l'œuvre évoquent plutôt dans l'ensemble une certaine spiritualité panthéiste et païenne, peut d'autre part paraître étrange. Mais l'intérêt de l'ouvrage consiste précisément dans la mise en évidence des similitudes que tisse leur commune expérience de la Première Guerre mondiale, malgré la différence des nationalités et des points de vue.

Jünger et Bernanos se réclament tous deux de la filiation de Léon Bloy et de son refus de la modernité. Pour eux « l'expérience intérieure » de la guerre est une expérience spirituelle qui contraste avec l'individualisme et l'enlèvement matérialiste de la société bourgeoise qui perdure à l'Arrière. Les « héros du Front » retrouvent les vertus héroïques de l'honneur et du sacrifice à la communauté. Le sous-titre de l'ouvrage indique qu'écrire a d'abord été un instrument de survie pendant la guerre, puis, après la guerre, le moyen de faire revivre cet héritage seul garant d'un possible renouveau et trop vite oublié par un après-guerre qui retombe dans le « nihilisme du simulacre » et la dictature de la technique.

L'ouvrage suit l'évolution des auteurs et décrit leur éloignement de leur nationalisme premier, par ailleurs justifié en son temps comme quête d'un sens. S'éloigne également la prégnance de l'expérience guerrière. Se maintient en revanche chez les trois auteurs, au sein d'une pensée d'ordre apocalyptique, l'espérance d'un renouveau spirituel de l'humanité. Le dernier chapitre consacré aux philosophies de l'histoire de Jünger dans *Le Mur du temps* (1959) et de Teilhard dans *Le Phénomène humain* (1955) accrédite cette thèse d'un optimisme plutôt cosmique chez le premier et chrétien chez le second (par ailleurs assez absent de l'ouvrage).

On peut regretter la trop vive empathie de l'auteure avec ses trois auteurs. D'emblée, elle voit en eux de grands humanistes et, pour la période de l'entre-deux-guerres, ignore, un peu trop à mon goût, les implications idéologiquement et politiquement dangereuses de leur engagement nationaliste (l'esthétisation de la guerre par Jünger étant par exemple présentée comme une nécessité de la remémoration et de l'exploitation littéraire des expériences). Mais on apprécie la pertinence ou parfois la hardiesse de rapprochements qui, fondés sur des lectures abondantes, mettent en évidence l'empreinte durable sur les esprits de la « catastrophe originelle du XX<sup>e</sup> siècle ». — G. MERLIO